

tail le même, c'est-à dire sans bonheur, il renouça, séduit d'ailleurs par une autre fantaisie.

C'était la sculpture qui le tentait à présent. Il voyait, par avance, réalisées, fixées dans la dureté du marbre impérisable ses conceptions dessinées, ses créations fugitives, tracées par son crayon demeuré impeccable.

En secret, il pétrit la glaise, s'engagea dans cet art nouveau ; hélas ! il fut forcé bientôt de l'avouer lui-même, l'exécution ne répondait pas au rêve, et ses ébauches demeuraient informes, gauches, sans vérité. Encore une fois le métier faisait défaut.

Ce fut à cette époque qu'il rencontra Gunald, le praticien expert, le ciseleur de pierre à la main sûre. Il comprit qu'en cet homme était le salut de son espérance. Il l'attira chez lui, lui offrit une association, où lui, Barioli, serait tout, et où l'autre, Gunald, ne serait rien ; mais, où ce dernier serait rétribué d'une large manière, argent sur table.

Tenté par l'or, Gunald accepta. Il accepta de travailler à la gloire d'un autre, d'interpréter dans la matière solide les rêves crayonnés de celui qui devenait son maître.

Aussitôt il fut installé dans l'atelier de Barioli, et commença pour lui sa collaboration anonyme.

Si quelqu'un frappait à la porte, sur-le-champ Gunald disparaissait, s'allait cacher dans un réduit obscur qui prenait son peu de jour sur l'atelier même.

De là, voyait, sans être vu ; il entendait. Il voyait Barioli, déposant l'ébauchoir qu'il n'avait pris en main que pour le visiteur, expliquer son œuvre d'un coup de pouce nonchalant, il entendait le murmure admiratif des amateurs charmés, des critiques redevenus sans amertume, les encouragements sincères des confrères, oubliant un instant les jalousies du métier.

Et Barioli, affectant la modestie, remerciait, semblait douter encore. Il avait eu, disait-il, tant de chagrin, à propos de ses essais de peinture qu'il hésitait, à présent, à produire ses glaises, ses cires, ses plâtres... Est-ce qu'on sait ?

Mais tous le reconfortaient, lui prophétisaient le grand succès, l'enthousiasme des foules. Et l'artiste, hésitait encore, disait oui, disait non, s'étalait, pour lui, Gunald, s'étalait hypocrite, sans scrupule et menteur. A cet exercice, Gunald n'apprit pas à estimer l'humanité.

De son trou, curieusement, il considérait les gens survenus ; et bientôt il les connut tous, de visage, de voix, sans qu'aucun le soupçonnât jamais d'exister dans son ombre. Pendant dix ans,

Barioli fut célèbre comme un grand sculpteur. Il triompha. C'était admis, vérité courante, s'il ignorait la couleur, il possédait superbement la forme ; et la maîtrise de son dessin se retrouvait dans sa sculpture.

Pendant dix ans, il conquit des médailles, des rubans, les honneurs, fut grand, envié ; et cependant toute cette nouvelle gloire reposait sur un odieux mensonge. Il se la payait à tant par mois, en or sonnaut, tombé aux doigts de Gunald insouciant.

Cet homme bizarre s'embarassait peu du destin de son œuvre, adoptée et signée par un autre. Désormais, il vivait bien ; ne connaissait plus la gêne, touchait régulièrement des émoluments de chef de division dans quelque ministère. N'était-ce pas assez ! Et le travail était facile encore et l'ennuyait pas...

C'était vraiment bien beau, plus qu'il n'avait jamais osé espérer, en somme... Oui, bien beau ; trop beau sans doute, car cela ne dura pas.

Subitement, Barioli mourut.

Il y eut grande foule chamarrée à ses obsèques ; six discours furent prononcés devant sa tombe ouverte, par six voix les unes plus émuees que les autres. L'art national était en deuil ; un grand statuaire était mort ; car, depuis longtemps la gloire du dessinateur s'était noyée dans la gloire du sculpteur, et c'était son œuvre de pierre qui demeurait maîtresse... Puis la foule s'écoula, pensive.

Mais, dans les groupes, on célébrait encore le génie du défunt.

Or, Gunald présent, avait des idées tristes. Il se retrouvait sur le pavé, n'ayant jamais songé à placer de l'argent ailleurs que dans la fantaisie ; il était oublié de ceux qui l'employaient jadis, ayant disparu trop longtemps. Il n'était plus jeune, et Barioli l'avait omis dans son testament.

Les jours suivants, il réfléchit qu'après tout la mémoire du mort lui devait bien quelque chose. Il alla trouver les héritiers, leur dit simplement la vérité et fut mis à la porte comme un fou dangereux.

Il s'exaspéra et prit un parti. Il se présenta chez les anciens amis de son maître, chez tous ceux qui venaient à l'atelier, qu'il connaissait si bien, pour les avoir considérés de sa lucarne, sans être vu lui-même. A ceux-ci encore, il révélait la supercherie ; leur prouva sa véracité en leur rappelant certaines conversations, certains faits qu'il avait surpris de son ombre. Ils l'écoutèrent, secouant la tête, ne pouvant douter. Cer-